

Habitat et Habitations autour des Ksars de montagne dans le Sud Tunisien

par

A. LOUIS

On a défini ailleurs le « monde des ksars » du Sud-Est Tunisien et montré comment les circonstances historiques, autant que la nature du relief, étaient à l'origine de la formule de ces greniers-collectifs installés dans la montagne et de l'implantation des gens qui vivent autour (1).

Rappelons d'un mot les faits : Les Berbères occupent la plaine entre la montagne et la mer, la Djefàra, lorsqu'arrivent les premiers conquérants arabes au VII^e siècle. Ces derniers passent nécessairement par ce couloir qui est la seule voie d'accès possible vers la Province d'Afrique. Quittant le littoral pour leur échapper, certains Berbères se réfugient dans les Monts des Matmata. Mais les premières vagues arabes ne font que passer, soucieuses d'aller plus avant : les Berbères se réinstallent sur leurs terres entre la Montagne et la mer. Au XI^e siècle, nouvelle invasion : les tribus pillardes des Beni Hillal et des Beni Solaym déferlent sur la Tunisie. C'est de ce fait, capital pour l'histoire des mouvements de population dans le Sud Tunisien, que datent la coexistence et la lutte, sur ce terroir, de deux groupes de populations : les autochtones berbères et les envahisseurs arabes.

Devant la vague qui déferle, les Berbères cherchent refuge dans la Montagne : ils vont devenir les *Jbàliya*, les « gens

(1) Cf. en collaboration avec S. HALLET, *Le « monde berbère » du Sud Tunisien, évolution d'un habitat*, Tunis, 1970 (en cours d'impression). Voir aussi nos articles, *Kalaa, ksour de montagne et ksour de plaine*, à paraître dans les *Mélanges offerts à J. Despois*, 1971 et *Monde berbère et monde arabe du Sud Tunisien*, dans *Studia et Acta Orientalia*, Bucarest, 1971, pp. 127-142.

Diverses formules d'habitation ont été partiellement présentées dans *L'Habitation troglodytique dans un village des Matmata (Tunisie)*, dans *Cah. des Arts et Traditions Populaires*, Tunis, II, 1969, pp. 33-60. Cf. également, la description d'un ksar de montagne du Djebel Demer : *Greniers fortifiés et maisons troglodytes : Ksar Djouama*, dans *IBLA*, 1965, pp. 373-400.

de la montagne », et tant que certains d'entre eux ne seront pas incorporés à ces tribus nomades, ils devront laisser la plaine aux Arabes.

C'est du *refus* ou de *l'acceptation de la présence arabe* et des modes de vie qu'elle amène, que vont dépendre les conditions matérielles de vie, les formules d'habitat, les rythmes de travail de ces populations de l'Extrême Sud Tunisien.

A. — Le premier réflexe a été, sans doute, de se réfugier dans le Djebel et d'y bâtir un village défensif, d'où l'on puisse résister aux « gens de la Plaine ». Mais on ne peut se passer indéfiniment des terres de labour qu'elle offre et des échanges avec le voisin arabe, voire de sa protection. On accepte pour survivre une association économique, doublée d'une certaine vassalité à l'égard du protecteur nomade (2).

Les uns, grâce à leur arrière pays et aux possibilités qu'offre le site choisi, n'acceptent cette association que lorsqu'elle les sert. Dans leurs villages-citadelles qui servent également de greniers, ils peuvent sauvegarder leur liberté, leur langue, leurs coutumes : ainsi Chenini, Douiret, Guermessa.

D'autres, n'ayant que la ressource de s'installer sur des pitons sans arrière pays, forment comme un îlot, facilement prenable entre les vagues des divers groupements nomades de la Plaine. Parce qu'il leur faut survivre, ils passent très vite sous la mouvance arabe. Ils quittent leur villages-greniers, pour s'installer plus bas, près des terres cultivables, dans des habitations troglodytiques. Utilisant leurs anciens greniers, ils les prêtent aux Arabes. Ceux-ci les trouvant insuffisants ou trop éloignés de leur zone d'habitat, en bâtissent de nouveaux, destinés uniquement à l'ensilage, qu'ils implantent sur la montagne. Ces nouveaux greniers, construits par les Arabes et pour eux, pourront également être utilisés, si besoin est, par les vassaux berbères.

B. — Bon nombre de Berbères, cependant, parce qu'ils n'avaient pas les moyens de vivre dans la Montagne ou parce

(2) Sur le contrat de servage (relations entre vassaux de la montagne et suzerains de la plaine), cf. J. GOUYER, *Le servage dans le Sud Tunisien*, dans *Revue Tunisienne*, 1895, pp. 308-317. Sur le modus vivendi qu'il amène, cf. J. LE BŒUR, *Les confins de la Tunisie et de la Tripolitaine*, Paris, 1909, pp. 45-46.

qu'ils ne s'entendaient pas avec leur tribu cherchent à récupérer leurs terres de la Plaine, voire à s'y installer. Ils sont obligés de composer avec l'Arabe nomade, qui occupe ces terres : ils s'arabisent peu à peu et acceptent une participation à la vie nomade. Mais il leur faut durant les périodes de « nomadisme » mettre leurs grains en réserve, le protéger contre un éventuel razzieur ; ils adoptent le système de grenier collectif, dissimulé sur le bord de la falaise : le *ksar de montagne* ; ainsi les Berbères arabisés du Djebel Demer et les « Arabes » Ouderna du Djebel Abiodh, au S.E. de Tataouine.

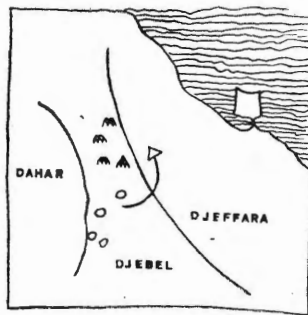


FIG. 1. — Le milieu de vie
La plaine (Djeffara),
la montagne (Djebel),
le plateau (Dahar).

Le ksar, dans ces régions, est une sorte de quadrilatère, formé par un ensemble d'alvéoles superposées ou non, les « ghorfas », où les habitants ensilent leurs grains. Au temps de l'insécurité, il peut servir de refuge ; en période de paix, il deviendra facilement un lieu d'échange et de vie sociale : dans le Djebel, le marché se fait souvent au ksar, et c'est là aussi que se tiennent les réunions d'hommes (3).

(3) Bien des auteurs (récits de voyages, études ethnographiques ou géographiques) ont abordé, sous un biais ou sous un autre, le problème des greniers-collectifs en Tunisie. Cf. la bibliographie donnée dans notre *Orientation bibliographique : Ethnographie tunisienne* (Cah. des Arts et Trad. Pop. de Tunisie), III, 1970, p. 164 et la note 2 de Kalaa, *ksour de montagne et ksour de plaine* (en cours d'impression).

L'article de J. DESPOIS, *Les greniers fortifiés de l'Afrique du Nord* (Cah. de Tun., I, 1953, pp. 38-58) est une excellente synthèse sur le sujet : plusieurs notations sur les ksars de montagne.

Dans le milieu de paysans montagnards qui vit et gravite autour du ksar de montagne, l'économie va se modeler peu à peu sur les possibilités qu'offre le relief et s'instaurer en fonction des courants d'échanges qui s'établiront plus ou moins profondément, entre gens de la montagne et gens de la plaine.

Ainsi donc, après avoir situé le rythme de vie des gens du Djebel, et plus particulièrement de ceux qui gravitent autour des Ksars de montagne (4), nous essaierons de préciser les diverses modalités que revêtent leurs habitations et de déceler quelques problèmes posés par ces formules d'habitat et d'habitations, au niveau de la Tunisie d'aujourd'hui.

§ 1. — *Les Jbâliya et leur rythme de vie*

Le rythme de vie des gens de la région et leur habitat, ne se comprennent qu'en référence avec la chorographie, d'une part, et d'autre part, avec l'ancien principe de l'exploitation des terres collectives, appartenant à la fraction de tribu dont ils font partie (5).

Le relief, ici, se présente sous trois aspects bien caractérisés :

— Entre la région littorale et les premiers escarpements de la chaîne qui, de Matmata rejoint le Djebel Nefoussa, en Libye, s'étale une plaine, à largeur variable, la *Djefjara*.

(4) On ne traitera pas ici des formules de vie des Berbères purs (berbérophones ou non) retranchés dans leurs villages pitonniers, au S.O. de Tataouine : ainsi les actuels villages de Chemini, Douiret ou Guermessa.

(5) Tandis que pour les cheikhats arabes, on ne peut parler de terroir, car c'est l'*ethnique* qui est premier, peu importe la dispersion des terres, les cheikhats des Djebaliya (et c'est le cas des populations qui nous occupent) sont vraiment territoriaux, à cheval sur les trois unités physiques : le Plateau, la Montagne et la Plaine. En général, tout ce qui est Djebel est propriété privée; tout ce qui est Plaine a un statut collectif, mais le plus souvent au nom d'une sous-fraction ou même d'une famille; tout ce qui est Dahar (en dehors de la frange cultivable) est collectif.

Cf. G. Prost, *Utilisation de la terre et production dans le Sud Tunisien, Matmata et Ouderna*, dans *Cah. Tun.*, 1954, pp. 38-39 (avec des précisions sur la structure des cheikhats arabes). Voir aussi, D. PAUPHILET, *La disposition des terres collectives chez les Ouled Chehida*, dans *Cahiers de Tunisie*, 1953, pp. 207-228.

Etendue plus ou moins fertile, diversement peuplée, diversement exploitée aussi.

— Cette plaine vient littéralement buter contre un relief montagneux. Ce massif, le *Djebel*, recèle de nombreuses vallées formées par les lits d'oueds et les eaux de ruissellement. Et cela depuis ses premiers escarpements jusqu'à ses derniers plis vers l'Ouest, là où se dessine un seuil, le Dahar. Dans les terres arables, s'est développée, la culture arbutive et céréalière : on y rencontre de modestes vergers d'oliviers ou de figuiers. Sur les pitons qui dominent ces lits d'oueds, sont installés les greniers collectifs, les « ksars de montagne », plus ou moins désaffectés de nos jours. En bas, dans les vallées, la plupart du temps enterrés dans des habitations troglodytiques, vivent les gens, qui aiment à disperser leurs habitations près de leurs cultures.

— Plus loin, vers l'Ouest et le Sud-Ouest du massif, au-delà de la seconde ligne de relief, s'étend un plateau montagneux, large parfois de cent kilomètres et assez aride, où ne poussent que des herbes à pâturages : le *Dahar*. C'est là que les populations nomades avaient autrefois leurs parcours pour les troupeaux. C'est là que, devenus semi-nomades, ils partagent encore, avec des gens des Matmata ou de la région de Douz, ces landes arides, vers Ksar Tarcine ou Bir Soltane. C'est le domaine de la transhumance : on s'installe près d'un point d'eau et l'on y vit sous la tente (fig. 1 et 2).

Les gens que nous allons rencontrer autour des Ksars, ont dû adapter leurs modes de culture et leur habitat aux formes et à la nature du terrain.

1. Le *Djebel*. Dans les vallées encaissées, ils ont tout mis en œuvre pour recueillir l'eau de ruissellement. Chaque ravineau est barré de ces petits murets si caractéristiques de l'Extrême-Sud et qui révèlent chez leurs auteurs une ingéniosité et une adaptation au sol remarquables. Lorsque les terres arables s'étendent largement au fond des vallées, de beaux vergers d'oliviers ou de figuiers s'y développent et la terre y est retenue par de solides barrages, dont certains atteignent jusqu'à 80 mètres de long sur 5 mètres de haut.

C'est dans ces zones que se concentre la vie de la population, d'une population quasi sédentarisée. C'est là, sur des

pitons abrupts, à l'abri des pillards de jadis, que se trouvent ces greniers fortifiés, les Ksars. C'est là, près des habitations, que l'on rencontre les petites olivettes, les modestes champs d'orge, les puits et les citernes.

2. La plaine, la *Djeffara*, constitue pour ces populations, la zone de labours : ils n'y font que séjourner temporairement lors des semailles et de la moisson, dans des habitations précaires (6).

3. Inculte dans sa plus grande partie, le *Plateau*, Dahar, ne sert guère que de terres de parcours pour les troupeaux, surtout après les rares pluies de la fin de l'hiver, lorsque le « désert fleurit ». On y fait transhummer le troupeau durant quelques mois, s'installant près de lui, sous la tente.



Ainsi la vie du Berbère arabisé de cette région se partage entre la pâture de ses troupeaux, les labours, la récolte des céréales et des fruits de ses vergers. Il a, en fait, trois secteurs de travail : ses vergers, près du Ksar, là où il habite ; ses terres de culture, dans la Plaine ; ses parcours sur le Plateau.

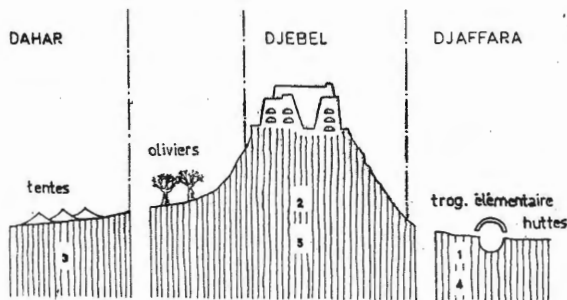


FIG. 2. — Le rythme de vie autour du ksar de montagne

1. Octobre; 2. Novembre-décembre; 3. Février-mars-avril;

4. Mai-juin; 5. Juillet à septembre.

(6) Voisinant souvent avec des semi-nomades arabes de la plaine, en voie de sédentarisation.

Suivons-le au cours de l'année :

Après la moisson, de juillet à octobre, on s'installe à proximité du grenier fortifié et de ses vergers, dans les vallées proches et suffisamment arrosées par les barrages. C'est l'époque de la cueillette des figes et, peu après, des olives.

Fin octobre, une fois la récolte des olives terminée dans les vallées, on quitte les environs du Ksar, pour descendre vers les terres de labour, dans la *Djeffara* plus particulièrement. On peut y labourer en paix, désormais, puisque l'on aura pactisé avec les Arabes de la Plaine et obtenu d'eux jouissance de plusieurs terres. Aux premières pluies donc, on va labourer, puis l'on sème et l'on recroise les sillons sur les semailles. Parfois il faut attendre la pluie jusqu'à la fin janvier.

Après avoir passé fin novembre et décembre dans les vallées autour du Ksar, il faut songer à emmener le troupeau vers le Dahar; les pâturages sont couverts d'herbe, et l'on part fin janvier, avec les tentes, pour la transhumance pastorale. Ce séjour au « désert » ne dépasse guère trois mois.

Arrive fin avril, la laine des moutons est à point : c'est le moment de la tonte. On conduit alors le petit troupeau près du Ksar, laissant les chameaux à la garde de quelque berger. Avec mai, il faut songer à la moisson; on redescend vers la *Djeffara* pour y couper l'orge et le blé. On dépique le grain sur place, puis l'on remonte ensiler sa récolte au Ksar. On prend alors ses quartiers d'été dans les vallées... Et le rythme reprend chaque année le même, légèrement modifié par les périodes pluvieuses ou celles de sécheresse, qui détermineront un séjour plus ou moins long dans la plaine ou sur les parcours du plateau.



Cette vie suppose, en fait trois secteurs d'habitat :

- un habitat temporaire dans la Plaine, lors des semailles et de la moisson;
- un habitat temporaire sur le Dahar, lors des pâturages des troupeaux;
- un habitat quasi-permanent dans les vallées près du Djebel, près du Ksar (fig. 2).

Il est vraisemblable que ces gens n'ont d'abord utilisé que la tente pour ces trois moments de leur rythme annuel. La tente, essentiellement mobile, permettait aussi bien de se fixer près de ses cultures que de disposer immédiatement d'une habitation pour les labours ou les moissons et lors de la transhumance pastorale.

Mais la tente est chaude aux jours d'été; aussi lorsque l'on peut s'en passer, lui a-t-on préféré la hutte; soit la hutte légère, en branches d'oliviers recouverte de nattes de jonc, et de palmes, soit la hutte à assise solide s'enfonçant partiellement dans la terre. Mais déjà l'installation de cette dernière forme d'habitation supposait plus qu'une implantation précaire, elle montrait que l'on s'installait sur ses terres.

Bientôt une spécialisation se fera. Pour les habitations temporaires de la Djéffara ou du Dahar on choisira la hutte ou la tente : tente d'hiver pour les pâturages; hutte d'automne ou d'été pour les travaux de la plaine. L'habitation stable, proche du Ksar, se durcira et s'enfouira sous terre, en demeure troglodytique organisée.

1° Habitat temporaire et précaire dans la Plaine.

On ne descend vers la plaine qui sépare la mer du Djebel que pour dix ou quinze jours, parfois vingt jours, rarement plus, lorsque la pluie est tombée et que l'on peut envisager d'y faire des semailles valables.

Le père de famille n'emmène pas sa famille avec lui; mais une fille de la maison qui pourra lui préparer un peu de nourriture et s'occuper du chameau; les autres membres de la famille restent dans les vallées autour du Ksar : il faut s'occuper des enfants en âge scolaire.

Ceux qui partent habitent dans la plaine tout le temps nécessaire :

- soit dans de petites demeures troglodytiques élémentaires, qu'ils possèdent là-bas (cf. infra);
- soit dans des huttes en branchages, dites *akwâh*;
- soit plus rarement sous la tente.

On ne se gêne pas pour récupérer une hutte abandonnée ou habituellement utilisée par d'autres; il arrive aussi que l'on se prête un gîte entre gens du Djebel ou qu'on emprunte

une habitation à un ami semi-nomade, tant cette habitation pour les semailles revêt un caractère de précarité.

Un second départ, à la fin du printemps, aura lieu pour la moisson, très bref celui-là, car il n'est point question ici — comme c'est le cas pour d'autres tribus qui cultivent dans les *bahira* lointaines — d'ensiler le grain sur place, encore moins de le dépiquer sur le lieu de la moisson. Cependant lorsqu'à la moisson doit s'ajouter le dépiquage et le battage dans la Djéffara, on emmène toute la famille, d'autant plus qu'à cette période les enfants sont en vacances et ne réclament plus la présence de parents dans les habitations des vallées pour s'occuper d'eux... et de leur assiduité scolaire.

2° Habitat temporaire et précaire sur le Plateau, lors de la transhumance pastorale.

La transhumance pastorale concerne surtout les moutons et les chèvres; assez peu les chameaux. Chaque troupeau est aujourd'hui confié à la surveillance d'un berger, dont les bêtes, d'ailleurs, peuvent appartenir à plusieurs propriétaires : ce berger « connaît ses brebis et elles le connaissent ».

Il n'en allait pas de même autrefois. On partait durant trois mois vivre avec son troupeau et profiter des viandes et du laitage. Toute la famille *suivait* le troupeau. Dès la fin de l'hiver, on gagnait le Dahar, couvert d'herbes, sitôt les premières pluies. On ne revenait que fin avril, une fois l'agnelage terminé et après la tonte des moutons et des chèvres.

Lorsque l'année n'avait pas été pluvieuse, lorsque le Dahar n'avait pas « fleuri », on se contentait de circonscrire la transhumance du troupeau aux environs du Ksar de façon à ce que les bêtes ne dépérissent point.

Dans l'un et l'autre cas, on s'abrite sous la tente; c'est l'élément mobile suffisamment épais pour protéger ses usagers du froid et de la pluie.

Lorsque, avec les progrès de la sédentarisation, la transhumance pastorale ne sera plus que l'apanage de quelques bergers, regroupant les bêtes qu'on leur confie, il pourra se faire que la tente soit réservée comme abri, aux animaux faibles, agneaux, jeunes brebis mères, tandis que les bergers

passeront la nuit, en plair air, engoncés dans leurs burnous, auprès d'un feu de broussailles (7).

3° Habitat permanent autour du Ksar.

Sur les versants et dans le fonds des vallons du Djebel, l'habitat se disperse : on aime à s'installer assez près des jardins et des quelques cultures arbutives, (plants d'oliviers, en particulier), que l'on a réalisées grâce aux barrages, au travers des gorges formées par le ruissellement (8). Sans toute fois s'éloigner trop du grenier collectif où l'on a ensilé sa réserve de grains ou d'olives.

Les risques d'insécurité ne nécessitent plus que l'on ait la possibilité de se réfugier rapidement dans le ksar; mais le passage d'une économie de subsistance à une certaine économie de consommation a donné une autre motivation au regroupement. Au Ksar s'est installé l'un ou l'autre épicier, près de qui l'on est heureux de trouver diverses denrées qu'il fallait autrefois se procurer au souk de Beni Khedache ou au marché de Médenine. Il faut pouvoir accéder au ksar, sans devoir faire une trop longue marche.

La tente où l'on s'installait autrefois a été relayée par une habitation moins précaire, et dans une région où le matériau manque et où il était difficile jusqu'ici de se le procurer, on a adopté la formule du troglodytisme, avec ses diverses modalités.

Et dans tout le « Djebel », c'est la même formule :

Sur un piton escarpé se dresse le Ksar; les trois côtés du grenier reposent à même la falaise rocheuse, tandis que l'entrée se trouve sur l'isthme qui relie le piton à l'extérieur. A peine franchie l'arcade, que fermait jadis une porte, on débouche sur la place centrale autour de laquelle s'étagent les

(7) La vie du berger de chameaux ou du berger de moutons a été plusieurs fois décrite, pour le Sud Tunisien, et sa rétribution précisée; voir, entre autres, G. Prosr, *Matmata et Ouderna*, pp. 51-57 et M. GALOPIN, *Le contrat d'élevage dans le Sud Tunisien*, dans IBLA, 1949, pp. 167-172. Voir aussi références dans *Orientation Bibliographique*, III, p. 147.

(8) Description de ces barrages et technique de leur aménagement en G. Prosr, *Matmata et Ouderna*, pp. 43-45, avec schémas. Voir aussi, A. LOUIS, *Aux Matmata et dans les Ksars du Sud, l'olivier et les hommes*, dans *Cah. des Arts et Trad. Pop. de Tunisie*, III, 1969-1970, pp. 46-48.

alvéoles de ces curieuses constructions à deux, trois, voire à quatre étages, que sont les ksars. A gauche et à droite de la voûte d'entrée se rencontrent l'officine du forgeron et celle de l'artisan en bois.

En bas, à travers les vallées, les demeures se dispersent sans aucun lien entre elles. On ne peut parler de village ou de bourgade : l'élément de cohésion sociale, c'est le ksar où chaque chef de famille se rend fréquemment, pour y retirer du grain, pour y faire réparer un outil dans l'officine du forgeron ou du menuisier-charron, pour y prier. A l'écart du Ksar et sur l'éminence la plus proche, on rencontre toujours la mosquée; sinon un tertre pour prier, la *mşalla*.

Ainsi à Ksar Djouama : à l'extérieur du ksar, en surplomb sur la belle vallée où vit la majorité des usagers du grenier collectif, on trouve une esplanade constituée par une série de dalles rocheuses : c'était la *mşalla*, l'endroit où l'on se réunissait pour prier, avant que ne soit construite la Mosquée. Tout le long de l'escarpement, on devine d'ailleurs des tombes : c'était là un des cinetières du groupe.

Élément de cohésion économique et sociale, le ksar jouait aussi son rôle dans la vie religieuse. Et c'est encore vrai aujourd'hui. Souhaite-t-on rencontrer bon nombre de chefs des familles qui habitent à l'ombre d'un Ksar, que ce soit chez les Haouia, entre Médenine et Ghomrassen (à Ksar Djouama, à Ksar Hallouf ou à Ksar Kherachfa), que ce soit à plus de 100 km de là, chez les Ouderna, au Sud-Est de Tataouine (au Ksar Ouled Soltane ou au Ksar Krachwa), c'est le vendredi, après la prière de l'après midi, qu'il faut se rendre au ksar...

§ 2. — Modalités de l'habitat et formules d'habitation

1. L'HABITAT AUTOUR DU KSAR :

C'est un habitat dispersé et qui, à première vue, échappe à l'observateur; rares sont les maisons construites; seuls des bouquets d'oliviers dans les thalwegs, des taches de verdure derrière un barrage, du type *jeser*, un petit tertre arrondi et pourvu d'un léger rebord que l'on imagine être un collecteur d'eau pour une citerne, permettent de deviner une implantation humaine. On vit habituellement en demeure troglodytique.

Avant d'en étudier les modalités, on peut se demander quelles sont les raisons qui ont poussé les hommes de ces régions à implanter leur demeure sous terre ? S'il est vrai qu'une telle utilisation du relief rend son usager difficilement repérable et le camoufle parfaitement aux yeux d'un envahisseur éventuel, la chose l'est moins à une époque de sécurité et

« lorsqu'on les interroge sur les raisons qui ont déterminé leurs ancêtres à opter pour cette formule d'habitation, les gens du pays donnent d'autres motifs : construction d'une habitation à moindre frais, isolement par rapport au voisin, proximité des cultures. Retenons principalement que l'habitation troglodytique ne réclame pratiquement pas de matériaux de construction : aucune boiserie n'y est nécessaire, sauf celle de la porte et de son encadrement : point de briques, ni de moellons pour monter les parois, point de poutres ni de solives pour soutenir les plafonds » (9).

Ajoutons que l'espace utile y est infiniment supérieur à celui de la tente, que l'on s'y trouve plus au chaud durant les mois d'hiver et plus au frais lors de la canicule. Faut-il noter également une raison économique : l'aménagement des troupeaux amène une moindre disponibilité en laine et en poil pour tisser les grands bandes de la tente (10).

a) Demeures troglodytiques « latérales » :

Une première formule d'excavation de l'habitation semble très proche de celle des demeures troglodytiques « latérales » rencontrées à Chenini ou à Ghomrassen (11). On profite d'un léger repli de terrain dans la vallée, et l'on creuse de flanc. Les chambres, souvent deux et de même forme, excavées pa-

(9) Cf. *L'habitation troglodytique dans un village des Matmata*, dans *Cah. des A. T. P. Tunis.*, 1969, pp. 33-35.

(10) Une bibliographie exhaustive sur l'habitation troglodytique en Tunisie comprend une cinquantaine de titres (v. notre *Orientation bibliographique : ethnographie tunisienne*, sv. Troglodytes). Signalons ici, entre autres : D. BRUN, *The Cave dwellers of Southern Africa*, recollection of a sojourn with the Khalifa of Matmata, Londres, 1898, pp. 32-115; F. PELTIER et F. ARM, *Les modes d'habitation chez les « Djabalija » du Sud Tunisien*, dans *Revue du Monde Musulman*, VIII, 1909, pp. 1-28, 8 fig.; A. BERNARD, *Enquête sur l'habitation rurale des indigènes de la Tunisie*, Tunis, 1924, pp. 53-58 et pl. 7 et 8; Cap. MAQUART, *Etude sur la tribu des Haouaia (Territoire de Médenine)*, dans *Revue Tunisienne*, 1937, pp. 283-284 : à propos de la région qui nous occupe plus particulièrement. Plus récemment : A. LOUIS, *Greniers fortifiés et maisons troglodytiques*, dans *IBLA*, 1965, pp. 373-400 et ID, *L'habitation troglodytique... Matmata*, pp. 32-60.

rallèlement viennent s'ouvrir devant une cour rectangulaire. Des murettes de soutènement retiennent les déblais et délimitent la cour : elles empêchent qu'elle soit envahie par les boues et les eaux de ruissellement, lors des pluies (fig. 3).

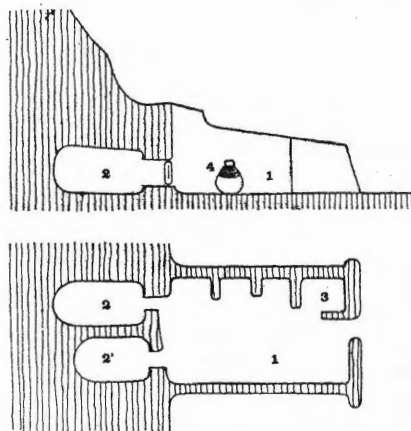


FIG. 3. — Demeure troglodytique « latérale » ou à plan horizontal (Coupe et plan)

1. Cour dallée en plein air;
2. Chambre principale avec chambre secondaire;
3. Etable; 4. Silo à grains.

A la différence de ce qui arrive à Chenini, il est rare qu'une seconde excavation se développe en arrière de la première, et dont le but serait d'enserrer les réserves. L'ouverture de la porte est peu large, alors que le seuil peut avoir jusqu'à un mètre d'épaisseur. Un bref élément de maçonnerie permet de placer une porte en planches de palmier.

(11) Description de ces demeures troglodytiques latérales dans A. LOUIS, *Sur un piton de l'Extrême Sud tunisien : Douiret*, dans *IBLA*, 1964, pp. 381-391. Voir aussi, *Curieux village pitonnier du Sud : Chenini de Taatouine*, dans *Carthage*, n.s., 1970.

Dans son *Djebel Nefousa* (Paris, Larose, 1935), J. Despois nomme ce type d'habitation : « habitation troglodyte à plan horizontal » (pp. 192-194).

L'intérieur de la maison troglodytique est ici moins soigné que chez les Berbères de la montagne (les « Djebaliya » berbérophones). On y vit moins longtemps durant l'année, puisque, plus qu'eux, on est partagé entre le rythme des labours et de la vie pastorale, d'une part et la présence aux vergers des vallées d'autre part.

Faut-il noter également que ce mode d'habitation, assez nouveau, puisque l'on vivait avant sous la tente, ne s'est pas enrichi, comme ce fut le cas des Berbères des villages pitonniers, implantés depuis de longs siècles, de traditions ancestrales et d'aménagements qui le rendraient plus fonctionnel. On n'y trouve, ni banquettes pour installer les jarres de réserves, ni cellule à usage de resserre à provision, ni même d'alcôve pour le couchage. Le lit d'occasion, de type moderne, a envahi la demeure, en même temps que celle-ci venait relayer la tente, où l'on dormait sur une natte d'alfa.

La cuisine est habituellement séparée de l'habitation. Certaines demeures sont pourvues, sur un des côtés de la cour, d'une alvéole, dite *hzâna*, c'est là que ceux qui n'engrangent plus au ksar, ensilent leur grain.

b) Demeures semi-troglodytiques :

Plus fréquemment les usagers des ksars ont installé dans leurs vergers et dans l'orbite du grenier collectif une demeure que nous qualifierons de « semi-troglodytique ».

Autour d'une cour creusée, dont l'accès se fait à ciel ouvert, à la différence de l'accès des demeures matmaticiennes (12), un certain nombre de pièces se développent, creusées dans le sol, réservées à la vie familiale ou au travail du mesteque (fig. 4).

La cuisine se fait, à l'accoutumée, dans un abri, à moitié enterré et recouvert d'un toit de chaume, ce qui permet l'évacuation des fumées à travers cette toiture légère.

Au milieu de la cour est aménagée une sorte de puits perdu, pour la collecte des eaux usées. C'est dans cette cour, soit au centre, soit dans un coin, que l'on ensile une partie

des récoltes : elles sont enserrées dans d'énormes silos en tresses d'alfa. On ne confie au Ksar que les récoltes que l'on veut mettre en réserve, en prévision d'une mauvaise année ou parce que l'on craint que la femme n'épuise trop vite la récolte, si elle avait tout à portée de main (13).

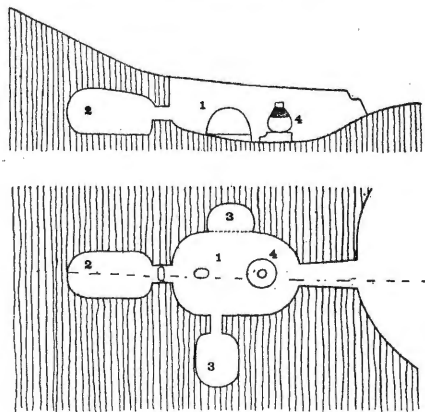


FIG. 4. — Demeure semi-troglodytique (Coupe et plan)

1. Accès direct sur cour et silo à grains; 2. Chambre principale; 3. Chambres secondaires; 4. Silo à grains en alfa. Ech. approx. 1/150°

Des huttes construites au niveau du sol sont destinées aux animaux, à moins que, plus légères, elles ne servent d'abri pour les hommes, durant l'été, lorsque souffle la brise du soir et que la demeure troglodytique manque d'air.

Le type de demeures excavées autour d'un puits d'habitation, semble dominer, parce qu'il correspond mieux au caractère accidenté du terrain : c'est celui dont nous donnerons la description.

(12) On rencontre à Matmata la demeure troglodytique en profondeur, à deux niveaux, avec un long tunnel d'accès. Le puits d'habitation n'est jamais en accès direct, par un couloir à ciel ouvert.

(13) La femme ne monte jamais au ksar; aussi son mari peut-il y enserrer en toute sûreté les réserves qu'une épouse peu économe risquerait de dilapider trop facilement.

Parce qu'il arrive assez souvent que la demeure réponde à une économie de subsistance, de type familial, elle groupe plusieurs foyers, ce qui nécessite l'excavation de pièces en nombre assez important (fig. 5).

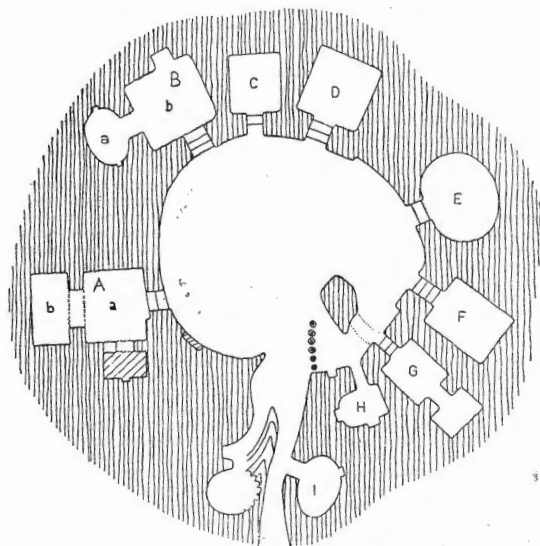


Fig. 5. — Demeure semi-troglydique (Plan détaillé).

A. — Chambre Principale
 largeur totale : a + b = 6 m.
 largeur b : 3 m.
 alcôve : 2 m × 1 m, 60; hauteur
 1 m, 30; élévation 0 m, 60 par
 rapport à b.
 largeur du passage de b à a :
 2 m.
 hauteur d'ensemble : 2 m à 2 m 20.

B. — Chambre à Provisions
 a = dépôt à olives (circulaire,
 D = 2 m).
 b = pièce à provision 3 m × 4 m.
 Passage de b en a : largeur
 1 m, 15, hauteur 2 m, 30.

C. — Pièce où se trouve un lit
 3 m sur 2 m, 50.
 hauteur : 1 m, 70.

A.M. vit à proximité de ses bonnes terres et d'une belle citerne, dans une demeure qui ne compte pas moins de huit pièces excavées autour de la cour; une cour dont la profondeur ne dépasse guère 3,50 m à 4 mètres. A la différence des Matmata, les pièces s'y développent sur un seul plan, sans étage.

KSARS DU SUD ET HABITAT

La chambre principale (A) comprend deux pièces, qui communiquent entre elles par un large passage. Tandis que la pièce principale mesure 2 m, 50 × 2 m, 80, l'autre est beaucoup plus petite; elles sont toutes deux hautes de 2 mètres environ; la profondeur totale est de six mètres. Le propriétaire a été amené à excaver latéralement à la première pièce une alcôve de 2 m × 1 m, 60, surélevée de 60 cm par rapport au niveau du sol et haute de 1 m, 20.

A côté, la salle aux réserves (B) de 3 m × 4 m, au fond de laquelle est excavé un dépôt à olives quasi circulaire d'un diamètre d'environ 2 m. Dans la salle aux provisions, les jarres, remplies de figes sèches et écrasées (14), voisinent avec les amphores d'huile et les sacs de cuir bourrés de farine d'orge. Plusieurs autres sont suspendus à une des parois : l'une sert à la préparation du beurre, à partir du lait de chèvre. A terre, des couffins d'olives attendent contre un mur, d'être livrés au pressoir. Quelques petits silos en tresse d'alfa, remplis de grain, sont empilés à la diable.

D. — Pièce dépôt avec jarres d'huile
 3 m sur 4 m.
 hauteur : 2 m.

G. — Accolée à F, Chambre des jeunes mariés

Pièce avec deux lits.
 a = 3 m, 50 sur 2 m.
 b = 3 m, 50 sur 4 m.
 hauteur du passage : 1 m, 70.
 hauteur : 2 m.

E. — Pièce à usage de resserre
 de forme ronde, D = 4 m.
 hauteur : 1 m, 70.

F. — Pièce de 4 m sur 4 m sans usage précisé.
 hauteur : 2 m, 25.

H. — Dépôt ou resserre
 2 m, 50 × 2 m, 50.
 hauteur : 1 m, 70.

N.B. — Quelques autres dimensions :

- largeur du passage d'entrée : 2 m, 50;
- largeur de la cour : 10 m et 7 m, 50;
- hauteur totale : 4 m, 50.

(14) Les gens du Djebel distinguent les figes séchées en collier, dit *glâda* (figes enfilées sur cordelette d'alfa) et le *kherbâz*, figes mises à sécher après les avoir légèrement écrasées.

Dans une autre pièce (C), dont la hauteur atteint tout juste 1 m, 80, le métier à tisser, a été monté. Une couverture de laine, commencée en décembre, ne pourra être terminée que lorsque l'épouse de A. sera libérée du triage des olives. Aux murs, l'un ou l'autre fuseau à filer la laine; dans un couffin d'alfa, des pelotes de laine, dépassant d'un mezoued de cuir, des filés laine et poil, destinés à la confection d'une wezra brune pour le seigneur du logis. Le travail est arrêté. N'était le lit disposé dans un coin, et sans doute destiné à une vieille parente, qui vit avec le ménage, le mobilier est resté le même que sous la tente.

Une autre excavation (D) de 3 m × 4 m, qui sert aussi de dépôt, avec de nombreuses jarres d'huile, termine le secteur réservé à Si Ahmed, car il semble bien que la cuisine soit commune aux deux familles qui partagent cette habitation troglodytique.

Trois pièces analogues à celles que nous avons décrites plus haut sont occupées par la sœur et le beau frère de notre ami et leurs enfants : une belle chambre à deux lits de 3 m, 50 × 4 m (G) prolongée par une excavation de 3 m, 50 × 2 m (G'); une salle de réserve de forme arrondie, d'un diam. de 4 m. (E) et une autre salle (F), sans usage déterminé, de 4 m × 4 m, qui servit pendant un temps aux parents d'Ahmed, avant la mort de son père.

Dans un coin de la cour, dont la profondeur atteint à peine 4 m, assez proche du couloir d'entrée, un peu à l'écart des pièces d'habitation, un réduit aux murs enfumés sert de cuisine (I). Les parois sont prises à même l'argile; seul le toit fait de branchages recouverts de drin et de glaise, lui donne un aspect de hutte. Des poteries, encastrée dans la toiture (15) servent de cheminées et permettent ainsi une meilleure évacuation de la fumée.

Tout près, creusée à même la terre, une remise assez basse pour les outils ou le fourrage.

Dans la cour ou au-dessus du puits d'habitation, des silos à grains. Imperméables, ils peuvent risquer les intempéries; en fibre d'alfa (*geddim*), ils ne risquent guère la dent des rongeurs. Le propriétaire y enserre la partie de sa récolte réservée à la consommation immédiate.

En surface, dominant la cour, l'une ou l'autre hutte en branchage : on s'y retrouve entre femmes pour trier les olives ou filer la laine; on aimera y passer la nuit, lors des périodes les plus chaudes de l'été.

(15) La cuisine *nawwala*, revêt divers aspects. L'un la situe entre la pièce troglodytique et la hutte, et c'est le cas ici; l'autre la rapproche du gourbi. Le foyer est constitué, soit par un brasero « kanun », de poterie, enfoui dans la terre, sur les trois « oreilles » duquel seront déposés les ustensiles de cuisine; soit, assez fréquemment, par trois pierres fichées dans le sol, autour d'une légère excavation : les *mnaseb*.

Certes, toutes les habitations troglodytiques en profondeur à un niveau n'ont pas cette ampleur; certaines ne comptent que trois pièces; quelques-unes deux seulement. Mais il semble bien que ce soit là un minimum : à côté de la « grotte » où l'on vit, celle où l'on enserre les réserves et le fourrage. Partout la cuisine se fait en dehors des pièces habitées (16).

Dans l'excavation de ces pièces point de technique particulière, sinon que le fouisseur réserve parfois, directement, une sorte de pilier de soutien du « plafond », lorsqu'il creuse une pièce plus importante (la salle de « séjour », par exemple).

Le couloir d'accès, creusé à ciel ouvert, communique de plain-pied ou par un plan légèrement incliné, avec l'extérieur. Lorsque la cour est en « puits », quelques gradins ménagés sur le parcours du couloir d'entrée, en rendent l'accès plus facile. Tandis que chez le Matmati, l'accès du tunnel d'entrée est habituellement fermé par une porte, ici il est libre. Différence également dans la manière de répartir les déblais : ils entrent ici, en partie, dans l'aménagement d'une muraille de consolidation disposée autour du puits d'habitation; là-bas ils sont répartis largement sur les bords de l'excavation et la cour du Matmati se présente à bords francs.

Quelquefois les cours sont recouvertes sur la paroi d'une légère couche de gypse; parfois les seuils et les linteaux supérieurs des portes sont cimentés; il arrive également qu'un élément de mur, monté en pierres sèches, renforce la paroi..., mais les pierres sont rares !

2. HABITAT ET HABITATIONS PRÉCAIRES :

Qu'elles soient d'anciens nomades alliés aux Berbères, des Berbères arabisés ou des Berbères qui ne furent jamais complètement sédentarisés dans le passé, ces populations ont gardé leur rythme de « fellahs-pasteurs », partageant leur vie entre la pâture des troupeaux, les labours et la récolte des céréales, et l'exploitation de leurs vergers. Durant leurs déplacements ils utilisent des habitations précaires, voire mobiles, qui se dispersent au gré des besoins.

(16) Ces *bit el 'ila* ou ces silos à grains ne suppriment pas l'usage du ksar : « on possède des réserves près de soi, car le ksar est souvent loin, mais l'on préfère garder quelque chose au ksar : ce sont comme nos « réserves lointaines », nous expliquait un habitant de la région.

a) *La tente :*

C'est l'élément mobile par excellence, l'habitation des terres de parcours, lorsque l'on suit le troupeau. Elle est formée d'un ensemble de longues bandes, tissées à partir de filés de laine et de poil (poil de chèvre et parfois poil de chameau), sur un métier horizontal. Ces bandes larges d'une coudée et longues de seize à vingt coudées, sont cousues entre elles. Elles sont dressées à l'aide d'un jeu de poteaux de bois, dont les deux principaux s'engagent dans une sorte de poutre-faitière, le *gonfais*; elles sont tendues sur les côtés par des cordes de laine et poil, reliées à des piquets enfoncés dans le sol.

Il se forme ainsi deux compartiments, que l'on sépare par des sacs à provision entassés les uns sur les autres : l'un est réservé aux travaux des femmes; l'autre aux hommes et aux réceptions. Dans le premier est dressé ou tendu le métier à tisser; dans l'autre, on dispose, durant la nuit le matériel de couchage. Une haie, en épineux, entoure la tente ou se développe au moins sur le devant : le petit bétail, qui nécessite une surveillance, est parqué dans l'enclos formé par cette haie; dans un coin de cet enclos se fait la cuisine, à l'abri du vent. Une seconde enceinte d'épineux, assez proche et gardée par un chien, permet d'y grouper le troupeau de chèvres et de moutons lorsque la chose est nécessaire.

C'est l'homme qui choisit l'emplacement de la tente, proche des pâturages; mais c'est la femme qui monte et démonte la tente et l'arrime sur le chameau. Au campement, l'homme s'occupe des bêtes, la femme assure les corvées d'eau et de bois, prépare la cuisine et dans ses temps libres, fait du tissage.

b) *Huttes et demeures troglodytiques « élémentaires » :*

Les déplacements vers la Plaine pour les travaux des champs se font en deux temps : labours et semailles, en fin d'automne, moisson au début de l'été, suivie parfois du dépiquage. Cette présence à la Plaine pour deux périodes assez courtes suppose qu'on y dispose d'habitations plus ou moins pérennes.

Après avoir utilisé la tente pour les déplacements, on a songé à quelque chose de plus stable, puisque l'on revenait

fréquemment sur les *mêmes* terres (17). Et l'on rencontre ainsi, ponctuant la plaine, une habitation qui semble un compromis entre la hutte et la demeure troglodytique. Vue de loin on dirait une hutte ronde à toiture assez basse : c'est plus, c'est une demeure troglodytique, de type élémentaire.

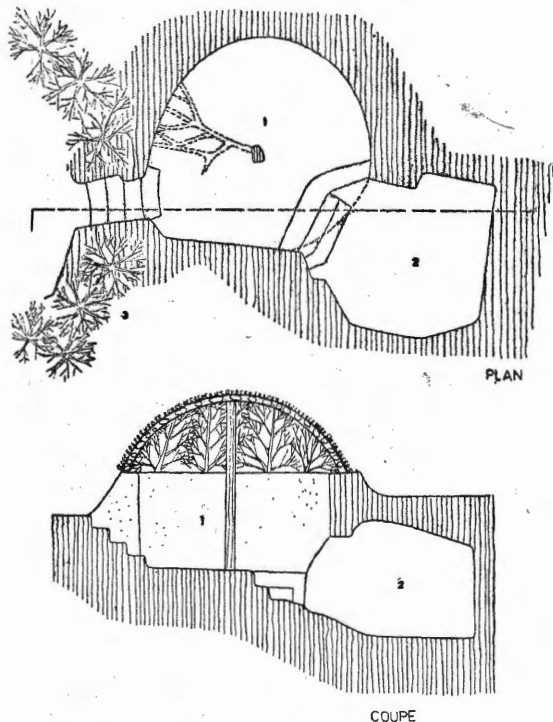


FIG. 6. — Demeure troglodytique élémentaire

1. Hutte d'habitation avec accès par degrés; 2. Chambre de réserves;
3. Zriba de branchages en épinaux. Ech. approx. 1/100^e

On y accède par une cour, protégée d'une haie d'épineux, comme l'était la tente. Par des gradins, on descend d'un mètre environ, dans une excavation circulaire, d'un diamètre de 3,50 m. à 4 m., qui forme la pièce essentielle. Tout autour est montée une petite murette, haute de un mètre à peine. La toiture émerge, prenant appui sur la murette et sur un poteau, fiché au centre (fig. 6).

C'est la pièce unique, où l'on vit durant le temps des labours et des semailles et surtout lors de la moisson et du dépiquage, car alors toute la famille est rassemblée.

Parfois une salle aux réserves se développe sous terre, solidement fermée; car si l'on abandonne à tout membre de la fraction cette demeure troglodytique, somme toute assez précaire et si on la laisse vide durant de longs mois, on tient à garder sous verrou, l'un ou l'autre objet dont on aura besoin à la prochaine descente dans la Plaine.

Parfois des hûtes sont montées à proximité, pour abriter quelques têtes de bétail que l'on emmène avec soi.

Inspirés par leurs frères de la montagne, lorsqu'ils les rencontrent au moment de leur descente sur leurs terres de labours, les nomades de la Djeffara, en se fixant sur les terres vont peu à peu abandonner la tente et adopter une hutte basse, en partie creusée dans la terre, le *lâyha*. Sur une cavité à peine profonde de un mètre, on construit des parois; la toiture repose sur ces parois, maintenue par un poteau central; elle est recouverte de terre et de branchages qui débordent sur les murs, de manière à assurer une certaine isothermie et à former avec l'environnement un tout homogène : on retrouve le mimétisme du ksar (18).

(17) Bien que tout ce qui est « Plaine », ait de principe un statut collectif, une appropriation s'est faite peu à peu sinon au niveau individuel, du moins à celui de la grande famille; ce qui explique que l'habitat, malgré sa dispersion, y ait moins de mobilité que celui des terres de parcours et que l'habitation ait un caractère de stabilité.

(18) Le terme *lâyha* (rac. *LWH*) qui, au Nefzaoua, s'emploie pour désigner une « murette verticale en pierres, bordant le toit et surélevant le mur au-dessus du niveau des terrasses », n'a ici dans la région que le sens de habitation troglodytique de type élémentaire, avec toiture en branchages. (Cf. Fig.).

Sur le sens précis de *kâh*, pl. *akwâh*, voir Dozy, *Supplément aux Dictionnaires arabes*, II, p. 496.

2° Pour l'été, durant les quelques jours que dure la moisson, surtout si elle n'est pas suivie du dépiquage, on s'abrite plutôt sous ce qu'on nomme indifféremment dans la région, le *kâh* ou *dâr haṭab* : l'un et l'autre se présentent comme une hutte en branchages, ordinairement de forme circulaire; les poutres-maitresses sont en bois d'olivier, le poteau central, en particulier, qui maintient le faitage. Les parois sont en *ged-dim* ou en *diss*. Très aérée cette hutte permet de se reposer à l'ombre et de goûter, à l'abri, la fraîcheur des nuits.

§ 3. — Ksar de montagne et villages d'aujourd'hui

Longtemps, il n'y eut dans cette région des Ksars de montagne qu'une seule agglomération administrative, celle de Beni Khedache, si l'on excepte le cas de Tataouine, née d'un marché régional et d'une implantation militaire (19).

Situé aux confins du Dahar et du Djebel, Beni Khedache fut de tout temps un lieu d'échanges entre Merazigue et Haouïa, d'une part, Ouderna et Ouerghemma, d'autre part. Près du Ksar, dont les alvéoles s'étagaient sur trois et quatre niveaux, se trouvait un marché important. La population vivait dans les vallées voisines.

Dès la fin du siècle dernier, un *khalifa*, puis un poste de Maghzen (1897) furent installés dans le Ksar. Beni Khedache devenait, de ce fait, un chef-lieu de canton : la capitale du Khalifatik des Haouïa. Relié à Médenine par une bonne piste, en 1932, Beni Khedache se vit pourvu de quelques constructions : dispensaire, agence postale et d'un nouveau souk, comprenant près de 80 boutiques. Près du Ksar, un lieu d'habitat permanent s'était créé, encore que tous les commerçants ou artisans du souk n'y résidaient point.

La création d'une école après l'Indépendance, l'implantation d'un Délégation et des services qu'elle requiert, la refonte du souk et la destruction de la plus grande partie des alvéoles du ksar, inutilisés (!) ont donné un nouvel essor à la petite

(19) Sur Beni Khedache, cf. Cap. MAQUART, *Etude sur la tribu de Haouïa*, pp. 292-293.

Sur Tataouine, cf., en dehors de la brochure des A. I., *Annexe de Tataouine*, parue en 1937, l'étude de G. FOREST, *Coutume des populations de la circonscription de Tataouine*, Mémoires du C.H.E.A.M., 1942, n° 573, 89 p.

cité. Mais, en dehors des fonctionnaires et de quelques commerçants ou artisans, la population du village ne s'accroît pas : les gens préfèrent, même s'ils travaillent au village administratif, vivre en habitat dispersé dans leurs demeures troglodytiques près de leurs vergers et jardins.

Les raisons en sont multiples : l'habitude, l'accoutumance à un environnement, l'impréparation de la femme à la vie villageoise relèvent de la psychologie. Mais il est aussi des motifs d'ordre économique : le *gâr* ne coûte pratiquement rien : pas de loyer, pas de frais d'entretien; il s'agrandit selon les besoins. A la campagne on peut garder les bêtes auprès de soi, on est proche de ses oliviers, proche de son jardin.

Le village, dans ce cas a simplement relayé le *ksar* comme élément de cohésion sociale : il apporte en plus, par son marché, ses épiciers, les contacts des fonctionnaires avec Médenine et Gabès, un petit élément de modernité, auquel la femme reste tout aussi étrangère, que lorsque le *Ksar* existait seul : de même qu'elle ne monte jamais au *ksar* de montagne, de même elle ne va guère à Beni Khédache, sinon pour quelques rares soins au dispensaire.

La fillette, elle, fréquente l'école; mais, il n'est point nécessaire de venir au village : l'école vient à elle, implantée ici et là près des populations des vallées.

Des petits centres pourtant apparaissent, plus particulièrement en bas des *Ksars* du Sud-Est de Tataouine : Maztouriya, près des *Ksars* *Awadid* et *Ksar Dghaghra*, tout proche d'une grande école, au bord de la piste de Tataouine à Dehibat, par Remtha et Bir Fatnassia; Tamelest un peu plus loin, près du *Ksar Sedra*; Djilidat, près du *Ksar des Djilidat*. Ce dernier village est en plein essor, sans doute parce qu'il est proche de Tataouine et parce qu'il groupe tous les fonctionnaires et enseignants de la région, originaires de la tribu des Djilidat (deux groupes qui ont abandonné la vie de fellah-pasteur); les deux autres villages, par contre, attendent d'être habités. Ici et là, les mêmes raisons que pour Beni Khédache maintiennent les populations dans leurs « maisons », près de leurs jardins...

La maison, en effet, maison construite, fait peu à peu son apparition, bâtie souvent à côté de la demeure troglody-

tique, que l'on utilise encore; s'imbriquant parfois sur elle. Les femmes vivent dans la partie troglodytique de la demeure; elles y tissent la laine et y préparent les provisions domestiques; l'homme y prend ses repas; la partie moderne, construite en matériau dur, sert de chambre à coucher, sauf lors des grands froids où on lui préfère l'isothermie de la demeure troglodytique; on l'utilise aussi pour l'accueil des hôtes.

Point de village encore pour faire la cohésion sociale de ces populations : cette cohésion se fait souvent encore au *Ksar*. A moins qu'elle ne se réalise près du bureau de la Cellule du Parti ou près de l'épicerie voisine ou de l'agence téléphonique, lorsque ces trois éléments de modernité ne sont point installés au *Ksar* (20).

Faut-il noter, en terminant, que la mise en valeur de ces régions, tributaire encore pour longtemps d'une agriculture de type traditionnelle et d'une culture « artisanale » de l'olivier dans les barrages de retenue installés sur les lits d'oued, ne peut assurer la subsistance à toute la population. Quelques uns des anciens usagers du *Ksar*, travaillent aujourd'hui dans les villes voisines, à Tataouine ou à Médenine; bon nombre sont installés à Tunis ou s'expatrient à l'étranger : ils ne reviennent que temporairement dans leur pays d'origine et se contentent, lors de leurs brefs séjours en famille, de l'habitation traditionnelle ou de telle pièce construite en matériau dur, aménagée à leur intention. Pour eux, non plus, la formule de l'agglomération villageoise ne s'impose pas.

(20) Lorsque celui-ci a perdu de son importance ou lorsque la population enfile dans plusieurs *ksars*, assez éloignés les uns des autres (ainsi les Djilidat, les Amerna, les Krachwa...).